

# **ÉPICTÈTE**

**(env. 50 – entre 125-130)**



## **MANUEL D'ÉPICTÈTE**

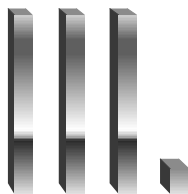
**Traduit par M. Dacier**



De toutes les choses du monde, les unes dépendent de nous, et les autres n'en dépendent pas. Celles qui en dépendent sont nos opinions, nos mouvements, nos désirs, nos inclinations, nos aversions ; en un mot, toutes nos actions.



Celles qui ne dépendent point de nous sont le corps, les biens, la réputation, les dignités ; en un mot, toutes les choses qui ne sont pas du nombre de nos actions.



Les choses qui dépendent de nous sont libres par leur nature : rien ne peut ni les arrêter, ni leur faire obstacle ; et celles qui n'en dépendent pas sont faibles, esclaves, dépendantes par son faibles esclaves, dépendantes, sujettes à mille obstacles et à mille inconvénients, et entièrement étrangères.

# IV.

Souviens-toi donc que, si tu prends pour libres les choses, qui de leur nature sont esclaves, et pour tiennes en propre celle qui dépendent d'autrui, tu trouveras partout des obstacles, tu sera affligé, troublé, et tu te plaindras des dieux et des hommes : au lieu que, si tu prends pour tien ce qui t'appartient en propre, et pour étranger ce qui est à autrui, jamais personne ne te forcera de faire ce que tu ne veux point ; ni ne t'empêchera de faire ce que tu veux ; tu ne te plaindras de personne ; tu n'accuseras personnes ; tu ne feras rien, pas la plus petite chose, malgré toi ; personne ne te fera aucun mal, et tu n'auras point d'ennemi, car il ne t'arrivera rien de nuisible.

# V.

Puisque tu aspires donc à de si grandes choses, souviens-toi que tu ne dois pas travailler médiocrement pour les acquérir. Mais que, de toutes les autres choses extérieures, tu dois entièrement renoncer aux unes, et remettre les autres à un autre temps. Car si tu cherches à les accorder ensemble, et que tu poursuives et ces véritables biens, et les richesses et les dignités, tu n'obtiendras peut-être pas même ces dernières, parce que tu as désiré les autres. Mais certainement tu manqueras d'acquérir celles qui peuvent seules faire ta liberté et ta félicité.

# VI.

D'abord donc à chaque imagination fâcheuse sois prêt à dire : Tu n'es qu'une imagination, et nullement ce que tu parais. Ensuite, examine-la bien, approfondis-la, et, pour la fonder, sers-toi des règles que tu as apprises, surtout de la première, qui est de savoir si ce qui te paraît est du nombre des choses qui dépendent de nous, ou de celles qui n'en dépendent point ; et s'il est du nombre de celles qui ne sont pas en notre puissance, pense, sans balancer, qu'il ne te regarde point.

# VII.

Souviens-toi que la fin de tes désirs, c'est d'obtenir ce que tu désires ; et la fin de tes craintes, c'est d'éviter ce que tu crains. Celui qui n'obtient pas ce qu'il désire est malheureux, et celui qui tombe dans ce qu'il craint est misérable. Si tu n'as donc de l'aversion que pour ce qui est contraire à ton véritable bien, et qui dépend de toi, tu ne tomberas jamais dans ce que tu crains. Mais si tu crains la mort, la maladie ou la pauvreté, tu seras misérable. Transporte donc tes craintes, et fais-les tomber des choses qui ne dépendent point de nous, sur celles qui en dépendent ; et pour tes désirs, supprime-les entièrement pour l'heure. Car si tu désires quelque une des choses qui ne sont pas en notre pouvoir, tu seras malheureux nécessairement ; et pour les choses qui sont en notre pouvoir, tu n'es pas encore en état de connaître celles qu'il est bon de désirer. En attendant donc que tu y sois, contente-toi de rechercher ou de fuir ce qui se présente, mais doucement, toujours avec exception et sans se hâter.

# VIII

Sur chacune des choses qui te divertissent, qui servent à tes usages, ou que tu aimes, souviens-toi de te dire à toi-même ce qu'elles sont véritablement, en commençant par les plus petites. Si tu aimes un pot de terre, dis-toi que tu aimes un pot de terre ; car ce pot venant à se casser, tu n'en seras point troublé. Si tu aimes ton fils ou ta femme, dis-toi à toi-même que tu aimes un homme mortel ; car s'il vient à mourir, tu n'en seras point troublé.

# IX.

Quand tu vas faire quelque chose que ce soit, remets-toi un peu dans l'esprit auparavant quelle action c'est que tu vas faire ; si tu vas te baigner, représente-toi ce qui se passe d'ordinaire dans les bains, qu'on s'y jette à l'eau, qu'on s'y pousse, qu'on y dit des injures, qu'on y vole, etc. ; tu iras ensuite plus sûrement à ce que tu veux faire, si tu te dis auparavant : je veux me baigner, mais je veux aussi conserver ma liberté et mon indépendance, véritable apanage de ma nature ; et de même sur chaque chose qui arrivera ; car, par ce moyen, si quelque obstacle t'empêche de te baigner, tu auras en main ce remède, qui est de dire : je ne voulais pas seulement me baigner, mais je voulais aussi conserver ma liberté et mon indépendance ; et je ne la conserverais point, si je me fâchais.

# X.

Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont. Par exemple, la mort n'est pas un mal : car si elle en était un, elle aurait paru telle à Socrate ; mais l'opinion qu'on a de la mort qu'elle est un mal, voilà le mal. Lors donc que nous sommes traversés, troublés ou tristes, n'en accusons point d'autres que nous-mêmes, c'est-à-dire, nos opinions.

# XI.

Accuser les autres de ses malheurs, cela est d'un ignorant ; n'en accuser que soi-même, cela est d'un homme qui commence à s'instruire ; et n'en accuser ni soi-même ni les autres, cela est d'un homme déjà instruit.

# XII.

Ne te glorifie jamais d'aucun avantage étranger ; si un cheval, en se vantant, disait : je suis beau, cela serait supportable ; mais toi, quand tu dis, en te glorifiant : j'ai un beau cheval, sache que c'est

d'avoir un beau cheval que tu te glorifies. Qu'y a-t-il donc là qui soit à toi ? L'usage que tu fais de ton imagination. C'est pourquoi lorsque, dans l'usage que tu feras de ton imagination, tu suivras la nature, alors tu pourras te glorifier ; car tu te glorifieras d'un bien qui est à toi.

## XIII.

Comme dans un voyage de long cours, si ton vaisseau entre dans un Port, tu sors pour aller chercher de l'eau, et, chemin faisant, tu peux ramasser un coquillage, un champignon ; mais tu dois avoir toujours ta pensée à ton vaisseau, et tourner souvent la tête, de peur que le Patron ne t'appelle ; et, s'il t'appelle, il faut jeter tout et courir, de peur que, si tu fais attendre, on ne te jette dans le vaisseau pieds et poings liés, comme une bête ; il en est de même dans le voyage en cette vie : si, au lieu d'un coquillage ou d'un champignon, on te donne une femme, un enfant, tu peux les prendre ; mais, si le Patron t'appelle, il faut courir au vaisseau et tout quitter, sans regarder derrière toi. Que si tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du navire, de peur que, le patron venant à t'appeler, tu ne sois pas en état de le suivre.

## XIV.

Ne demande point que les choses arrivent comme tu les désires, mais désire qu'elles arrivent comme elles arrivent, et tu prospéreras toujours.

# XV.

La maladie est un empêchement du corps et nullement de la volonté, à moins qu'elle ne le veuille. Je suis boiteux, voilà un empêchement pour mon pied ; mais pour ma volonté, point du tout. Sur tous les accidents qui t'arriveront, dis-toi la même chose ; car tu trouveras que c'est toujours un empêchement pour quelqu'autre chose et non pas pour toi.

# XVI.

Sur chacun des objets qui se présentent, souviens-toi de rentrer en toi-même, et d'y chercher quelle vertu tu as pour bien user de cet objet. Si tu vois un beau garçon ou une belle fille, tu trouveras, contre ces objets, une vertu, qui est la continence ; si c'est quelque peine, quelque travail, tu trouveras le courage ; si ce sont des injures, des affronts, tu trouveras la résignation et la patience. Si tu t'accoutumes ainsi à déployer sur chaque accident la vertu que la nature t'a donnée pour le combattre, jamais tes imaginations ne t'emporteront.



# XVII.

Ne dis jamais sur quoi que ce puisse être ; j'ai perdu cela ; mais je l'ai rendu. Ton fils est mort ? tu l'as rendu. Ta femme est morte ? tu l'as rendue. Ta terre t'a été ôtée ? voilà encore une restitution que tu as faite. Mais celui qui te l'a ôtée est un méchant. Que t'importe, par les mains de qui celui qui te l'a donnée a voulu la retirer ? Pendant qu'il te la laisse, uses-en comme d'une chose qui ne t'appartient point, et comme les voyageurs usent des hôtelleries.

# XVIII.

Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse, laisse là tous ces raisonnements : si je néglige mes affaires, je serai bientôt ruiné et je n'aurai pas de quoi vivre ; si je ne châtie pas mon valet, il deviendra méchant : car il vaut mieux mourir de faim, après avoir banni les soucis et les craintes, que de vivre dans l'abondance avec inquiétude et chagrin ; il vaut mieux que ton valet soit méchant, que si tu te rendais. Commence donc par les petites choses : on a répandu ton huile, on t'a dérobé ton vin ? dis tout cela, c'est à ce prix qu'on vend la tranquillité, c'est à ce prix qu'on vend la liberté, on n'a rien pour rien. Quand tu appelleras ton valet, pense qu'il peut ne pas entendre, et que, t'ayant entendu, il peut ne rien faire de ce que tu lui as commandé. Mais, dirais-tu, mon valet se trouvera fort mal de ma patience et deviendra incorrigible : oui, mais tu t'en trouveras fort bien, puisque, par son moyen, tu apprendras à te mettre hors d'inquiétude et de trouble.

# XIX.

Si tu veux avancer dans l'étude de la sagesse, ne refuse point sur les choses extérieures de passer pour imbécile et pour insensé.

# XX.

Ne cherche point à passer pour savant, et si tu passes pour un personnage dans l'esprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même ; car sache qu'il n'est pas facile de conserver ta volonté conforme à la nature, et les choses du dehors ; mais il faut de toute nécessité, qu'en t'attachant à l'un, tu négliges l'autre.

# XXI.

Si tu veux que tes enfants, que ta femme et que tes amis vivent toujours, tu es fou ; car c'est vouloir que les choses qui ne dépendent point de toi, en dépendent, et que ce qui est à autrui soit à toi. De même si tu veux que ton valet ne fasse jamais de faute, tu es fou ; car c'est vouloir que le vice ne soit

plus vice, mais quelque'autre chose. Veux-tu n'être que frustré de tes désirs ? tu le peux ; ne désire que ce qui dépend de toi.

## XXII.

Le véritable maître de chacun de nous est celui qui a le pouvoir de nous donner ou de nous ôter ce que nous voulons ou ne voulons pas. Que tout homme donc, qui veut être libre, ne veuille et ne fuie rien de tout ce qui dépend des autres, sinon il sera esclave nécessairement.

## XXIII.

Souviens-toi que tu dois te conduire dans la vie comme dans un festin. Un plat est-il venu jusqu'à toi ? Etendant ta main avec décence, prends-en modestement. Le retire-t-on ? Ne le retiens point. N'est-il point encore venu ? N'étends point loin ton désir, mais attends qu'il arrive enfin de ton côté. Uses-en de même avec de enfants, avec une femme, avec les charges et les dignités, avec les richesses, et tu seras digne d'être admis à la table même des Dieux. Que si, quand on te les présentera, tu ne les prends point, et que tu rejettes et les méprises, alors tu ne seras pas seulement le convive des Dieux, mais leur collègue, et tu régneras avec eux : car c'est par là que Diogène, Héraclite et quelques autres ont été justement des hommes divins, et reconnus pour tels de tout le monde.

# XXIV.

Quand tu vois quelqu'un dans le deuil et fondant en larmes pour la mort, ou pour le départ de son fils, ou pour la perte de quelque bien, prends garde que ton imagination ne t'emporte et ne te séduise, en te persuadant que cet homme est dans de véritables maux, à cause de ces choses extérieures, et fais en toi-même cette distinction, que ce qui l'afflige, ce n'est point l'accident qui lui est arrivé ; car un autre n'en est point ému : mais l'opinion qu'il en a. S'il est pourtant nécessaire, ne refuse point de pleurer avec lui, et de compatir à sa douleur par tes discours ; mais prends garde que ta compassion ne passe au-dedans et que tu ne sois affligé véritablement.

# XXV.

Souviens-toi que tu es acteur dans la pièce où le maître qui l'a faite a voulu te faire entrer, soit longue soit courte. S'il veut que tu joues le rôle d'un mendiant, il faut que tu le joues le mieux qu'il te sera possible ; de même s'il veut que tu joues celui d'un boiteux, celui d'un Prince, celui d'un particulier ; car c'est à toi de bien jouer le personnage qui t'a été donné ; mais c'est à un autre à te le choisir.

# XXVI.

Lorsque le corbeau jette un croassement de mauvais augure, que ton imagination ne t'emporte point, mais d'abord fais cette division en toi-même, et dis : aucun des malheurs présagés par cet augure ne me regarde, mais il regarde ou mon chétif corps, ou mon petit bien, ou ma petite réputation, ou mes enfants, ou ma femme ; et pour moi il n'y a que d'heureux présages, si je veux ; car, quoi qu'il arrive, il dépend de moi d'en tirer un fort grand bien.

# XXVII.

Tu peux n'être jamais vaincu, si tu n'entreprends jamais aucun combat où il ne dépende pas absolument de toi de vaincre.

# XXVIII.

Prends bien garde qu'en voyant quelqu'un comblé d'honneur, ou élevé à une grande puissance ou florissant de quelque autre manière que ce soit, prends bien garde, dis-je, qu'emporté et séduit par

ton imagination tu ne le trouves heureux ; car si l'essence du véritable bien consiste dans les choses qui dépendent de nous, ni l'envie, ni l'émulation, ni la jalousie n'auront plus de lieu, et toi-même tu ne voudras être ni Général d'armée, ni Sénateur, ni Consul, mais libre ; et il n'y a pour cette liberté qu'un chemin, le mépris des choses qui ne dépendent point de nous.

## XXIX.

Souviens-toi que ce n'est ni celui qui te dit des injures, ni celui qui te frappe, qui te maltraitent ; mais c'est l'opinion que tu as d'eux, et qui te les fait regarder comme des gens dont tu es maltraité. Quand quelqu'un donc te chagrin et t'irrite, sache que ce n'est pas cet homme-là qui t'irrite, mais ton opinion. Sur toutes choses, tâche donc d'empêcher que ton imagination ne t'emporte ; car si une fois tu gagnes du temps et quelque délai, tu seras plus facilement maître de toi-même.

## XXX.

Que l'exil et la mort, et toutes les autres choses qui paraissent terribles, soient tous les jours devant tes yeux, particulièrement la mort, et tu n'auras jamais de pensée basse, et tu ne désireras rien avec trop d'ardeur.

# XXXI.

Tu peux devenir Philosophe ; prépare-toi dès maintenant à être moqué, et fais ton compte que le peuple te sifflera et dira : ce Philosophe nous est venu en une nuit. D'où lui vient cet air arrogant ? Pour toi, n'aie point cette attitude orgueilleuse, mais attache-toi fortement aux maximes qui t'ont paru les meilleures et les plus belles, et souviens-toi que, si tu y demeures ferme, ceux mêmes qui se sont d'abord moqués de toi t'admireront ensuite ; au lieu que, si tu cèdes à leurs insultes, tu en seras doublement moqué.

# XXXII.

Si jamais il t'arrive de regarder dehors pour vouloir plaire à quelqu'un sache que tu es déchu de ton état. Qu'il te suffise donc en tout et partout d'être Philosophe ; et si tu veux le paraître, contente-toi, l'étant, de le paraître à tes yeux ; et cela suffit.

# XXXIII.

Que ces sortes de pensées et de raisonnements ne te troublent point : je serai méprisé ; je ne serai rien dans le monde : car si le mépris est un mal, tu ne peux être dans le mal par le moyen d'un autre, non plus que dans le vice. Dépend-il de toi d'avoir les premières charges ? Dépend-il de toi d'être appelé à un festin ? Nullement. Comment se peut-il donc que ce soit encore là un mépris et un déshonneur pour toi ? Comment se peut-il que tu ne sois rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque chose que dans ce qui dépend de toi, et en quoi tu peux te rendre très considérable ? Mais tes amis seront sans aucun secours de ta part ? Qu'est-ce à dire, sans aucun secours ? Tu ne leur donneras point d'argent. Tu ne les feras pas citoyens Romains. Qui t'a donc dit que ces choses sont du nombre de celles qui sont en notre pouvoir, et qu'elles n'appartiennent pas à d'autres qu'à nous ? Et qui est-ce qui peut donner aux autres ce qu'il n'a pas lui-même ? Aie du bien, dit-on, afin que nous en ayons aussi. Si je puis en avoir en conservant la pudeur, la modestie, la fidélité, la magnanimité, montrez-moi le chemin qu'il faut prendre pour devenir riche, et je le ferai : mais si vous voulez que je perde mes véritables biens, afin que vous en acquériez de faux, voyez vous-mêmes combien vous tenez la balance inégale, et à quel point vous êtes ingrats et inconsiderés. Qu'aimez-vous mieux, ou de l'argent, ou un ami sage et fidèle ? Ah ! aidez-moi plutôt à acquérir ces vertus, et n'exigez point que je fasse des choses qui me les feraient perdre. Mais, diras-tu encore, ma patrie ne recevra de moi aucun service. Quels services ? Elle n'aura pas par ton moyen des portiques ; elle n'aura pas des bains. Eh ! qu'est-ce que cela ? Elle n'aura pas non plus des souliers par le moyen d'un Forgeron, ni des armes par le moyen d'un Cordonnier. Or il suffit que chacun remplisse son état et fasse son ouvrage. Mais si tu donnais à ta patrie un autre citoyen sage, modeste et fidèle, ne lui rendrait-tu aucun service ? Certainement tu lui en rendrais un, et un fort grand ; tu ne lui serais donc pas inutile. Quel rang aurais-je donc dans la Vile ? Celui que tu pourras y avoir en te conservant fidèle et modeste. Que si, voulant la servir, tu perds ces vertus, quels services tirera-t-elle désormais de toi, quand tu seras devenu impudent et perfide ?



# XXXIV.

Quelqu'un t'a été préféré dans un festin, dans un conseil, dans une visite. Si ce sont des biens que ces préférences, tu dois te réjouir de ce qu'ils sont arrivés à ton prochain. Et si ce sont des maux, ne t'afflige point de ce que tu en es exempt ; mais souviens-toi qu'il ne se peut qu'en ne faisant pas, pour acquérir ce qui ne dépend point de nous, les mêmes choses que font ceux qui l'obtiennent, tu en sois également partagé. Car comment celui qui ne va jamais à la porte d'un grand Seigneur en sera-t-il aussi bien traité que celui qui y est tous les jours ? celui qui ne l'accompagne point quand il sort, que celui qui l'accompagne ? celui qui ne le flatte, ni ne le loue, que celui qui ne cesse de le flatter et de le louer ? Tu es donc injuste et insatiable, si, ne donnant point les choses avec lesquelles on achète toutes ces faveurs, tu veux les avoir pour rien. Que vend-on les laitues au marché ? une obole. Si ton voisin donne donc une obole, et emporte sa laitue, et que toi, ne donnant point ton obole, tu t'en retournes sans laitue, ne t'imagines point avoir moins que lui ; car s'il a sa laitue, tu as aussi ton obole que tu n'as pas donnée. Il en est de même ici. Tu n'as pas été invité à un festin ? aussi n'as-tu pas donné au maître du festin le prix auquel il le vend. Ce prix, c'est une louage, une visite, une complaisance, une dépendance. Donne donc le prix, si la chose t'accommodé. Et si, sans donner le prix, tu veux avoir la marchandise, tu es insatiable et injuste. Mais n'as-tu rien qui puisse tenir la place de ce festin où tu n'as point été ? Tu as certainement quelque chose qui vaut mieux que le festin, c'est de n'avoir pas loué celui que tu n'aurais pas voulu louer, et de n'avoir pas souffert à sa porte son orgueil et son insolence.

# XXXV.

Nous pouvons apprendre l'intention de la nature par les choses sur lesquelles nous ne sommes pas en différend entre nous ; par exemple, lorsque le valet de ton voisin a cassé une coupe, ou quelque autre chose, tu ne manques pas de dire d'abord, pour le consoler, que c'est un accident très ordinaire. Sache donc que, quand on cassera une coupe à toi, il faut que tu sois aussi tranquille que tu étais, quand celle de ton voisin a été cassée. Transporte cette maxime aux choses plus

importantes. Quand le fils ou la femme d'un autre meurt, il n'y a pas un homme qui ne dise, que cela est attaché à l'Humanité. Mais quand le fils ou la femme de ce même homme vient à mourir, d'abord on n'entend que pleurs, que cris, que gémissements : que je suis malheureux ! je suis perdu. Il fallait te souvenir de l'état où l'on avait été, quand on avait appris les mêmes accidents arrivés aux autres.

XXXVI.

Comme on ne met pas un but pour le manquer, de même la nature du mal n'existe point dans le monde.

XXXVII.

Si quelqu'un livrait ton corps à la discrétion du premier venu, tu en serais sans doute très fâché ; et lorsque toi-même tu abandonnes ton âme au premier venu, afin que, s'il te dit des injures, elle en soit émue et troublée, tu ne rougis point !

XXXVII.

Sur chaque action, avant que de l'entreprendre, regarde bien ce qui la précède, et ce qui la suit ; et entreprends-la après cet examen. Si tu n' observes cette conduite, tu auras d'abord du plaisir dans tout ce que tu feras, parce que tu n'en auras pas envisagé les suites ; mais, à la fin, la honte venant à paraître, tu seras rempli de confusion.

XXXIX.

Tu voudrais bien être couronné aux jeux Olympiques ; et moi aussi, en vérité : car cela est très glorieux ; mais examine bien auparavant ce qui précède et ce qui suit une pareille entreprise. Tu peux l'entreprendre après cet examen. Il faut observer exactement une certaine règle ; manger plus qu'on ne peut ; s'abstenir de tout ce qui flatte le goût ; faire ses exercices malgré le peu d'envie qu'on en ait aux heures marquées, pendant le froid, pendant le chaud ; ne boire jamais frais, ni même de vin que petitement, et par mesure. En un mot, il faut se livrer sans réserve au maître d'exercices comme à un Médecin, et après cela, aller combattre aux jeux : là être peut-être blessé, te démettre le pied ; avaler bien de la poussière ; être fouetté quelquefois ; et après tout cela encore, être peut-être vaincu. Après avoir envisagé tout cela, va, si tu veux, va être Athlète. Si tu n'as pas cette précaution, tu ne feras que niaiser, et que badiner comme les enfants, qui tantôt contrefont des Lutteurs, et tantôt des Gladiateurs, et qui maintenant jouent de la trompette et demain des Tragédies. Il en sera de même de toi ; tu seras tantôt Athlète, tantôt Gladiateur, tantôt Rhéteur ; après tout cela Philosophe, et dans le fond de l'âme tu ne seras rien ; mais, comme un singe, tu contreferas tout ce que tu verras faire, et tous les objets te plairont tour à tour ; car tu n'as point examiné ce que tu voulais faire : mais tu t'y es porté témérairement, sans aucune circonspection, guidé par ta seule cupidité et par ton caprice. C'est ainsi que beaucoup de gens, voyant un Philosophe, ou entendant dire à quelqu'un : qu'Euphratès parle bien : qui est-ce qui peut parler comme lui ? veulent aussitôt être Philosophes.

# XL.

Mon ami, considère premièrement ce que c'est que tu désires, et ensuite examine ta propre nature, pour voir si elle est assez forte pour porter ce fardeau. Tu veux être un Pentathle, ou un Gladiateur ; vois tes bras, considère tes cuisses, examine tes reins : car nous ne sommes pas nés tous pour la même chose. Penses-tu qu'en embrassant cette profession, tu pourras manger comme les autres, boire comme eux, renoncer comme eux à tous les plaisirs ? Il faut veiller, travailler, s'éloigner de ses parents et de ses amis ; être le jouet d'un enfant ; avoir le dessous en tout dans la poursuite des honneurs, des charges, dans les Tribunaux, en un mot, dans toutes les affaires. Considère bien tout cela, et vois si tu veux acheter à ce prix la tranquillité, la liberté, la confiance. Sinon applique-toi à toute autre chose, et ne fais pas comme les enfants ; ne sois pas aujourd'hui Philosophe, demain Partisan, ensuite Rhéteur, et après cela Intendant du Prince. Ces choses ne s'accordent point ; il faut que tu sois un seul homme, et un seul homme bon ou méchant ; il faut que tu t'appliques à ce qui regarde ton âme, ou à ce qui regarde ton corps ; il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs, ou les biens extérieurs, c'est-à-dire, qu'il faut que tu soutiennes le caractère d'un Philosophe, ou d'un homme commun.

# XLI.

Tous les devoirs se mesurent presque toujours par les différentes liaisons. C'est ton père ? Il t'est ordonné d'en avoir soin, de lui obéir en tout, et de souffrir ses injures et ses mauvais traitements... Mais c'est un méchant père... Eh quoi ! mon ami, la Nature t'a-t-elle lié nécessairement à un bon père ? non, mais à un père. Ton frère te fait injustice ? conserve à son égard le rang de frère, et ne regarde point ce qu'il fait, mais ce que tu dois faire, et l'état où se trouvera ta liberté, si tu fais ce que la Nature veut que tu fasses. Car un autre ne t'offensera, ne te blessera jamais, si tu ne veux ; et tu ne seras blessé que lorsque tu croiras l'être. Par ce moyen donc tu seras toujours content de ton voisin, de ton Concitoyen, de ton Général, si tu t'accoutumes à avoir toujours ces liaisons devant les yeux.

# XLII.

Sache que le principal et le fondement de la Religion consiste à avoir des Dieux des opinions droites et saines ; à croire qu'ils sont ; qu'ils étendent leur providence sur tout ; qu'ils gouvernent cet Univers très parfaitement et avec justice ; que tu es dans le monde pour leur obéir, pour prendre en bonne part tout ce qui arrive, et pour y acquiescer volontairement et de tout ton cœur, comme à des choses qui viennent d'une Providence très bonne et très sage. De cette manière tu ne te plaindras jamais des Dieux, et tu ne les accuseras jamais de n'avoir pas soin de toi. Mais tu ne peux avoir ces sentiments qu'en renonçant à tout ce qui ne dépend point de nous, et qu'en faisant consister tes biens et tes maux dans ce qui en dépend. Car si tu prends pour un bien ou pour un mal quelque-une de ces choses étrangères, c'est une nécessité absolue que lorsque tu seras frustré de ce que tu désires, ou que tu tomberas dans ce que tu crains, tu te plaines et que tu haïsses ceux qui sont la cause de tes malheurs. Car tout animal est né pour abhorrer et pour fuir tout ce qui lui paraît mauvais et nuisible, et pour aimer et rechercher tout ce qui lui paraît utile et bon. Il est donc impossible que celui qui croit être blessé se plaise à ce qu'il croit qui le blesse ; d'où il s'ensuit que personne ne se réjouit et ne se plaît dans son mal. Voilà d'où vient qu'un fils accable de reproches et d'injures son père, quand son père ne lui fait point part de ce qui passe pour des biens. Voilà ce qui rendit ennemis irréconciliables Étéocle et Polynice ; ils regardaient le trône comme un grand bien. Voilà ce qui fait que le Laboureur, le Pilote, le Marchand maudissent les Dieux, et voilà enfin la cause des murmures de ceux qui perdent leurs femmes et leurs enfants. Car où est l'utilité, là est aussi la piété. Ainsi tout homme qui a soin de régler ses désirs, et ses aversions selon les règles prescrites, a soin aussi de nourrir et d'augmenter sa piété. Dans ses libations, dans ses sacrifices, et dans ses offrandes, chacun doit suivre la coutume de son pays, et les faire avec pureté, sans nonchalance aucune, sans négligence, sans irrévérence, sans mesquinerie, et aussi sans une somptuosité au-dessus de ses forces.

# XLIII.

Quand tu vas consulter le Devin, souviens-toi que tu ignores ce qui doit arriver, et que tu vas l'apprendre. Mais souviens-toi en même temps, que si tu es Philosophe, tu vas le consulter, sachant fort bien de quelle nature est ce qui doit arriver ; car si c'est une des choses qui ne dépendent point de nous, ce ne peut être assurément, ni un bien, ni un mal pour toi. N'apporte donc auprès de ton Devin, ni inclination, ni aversion pour aucune chose au monde : autrement tu trembleras toujours ; mais sois persuadé et convaincu que tout ce qui arrivera est indifférent, qu'il ne te regarde point, et que, de quelque nature qu'il soit, il dépendra de toi d'en faire un bon usage, personne ne pouvant t'en empêcher. Va donc avec confiance comme t'approchant des Dieux, qui daignent bien te conseiller ; et du reste, quand on t'aura donné quelques conseils, souviens-toi qui sont les Conseillers à qui tu as eu recours, et qui sont ceux dont tu mépriseras les ordres, si tu désobéis ; mais ne va au Devin que comme Socrate voulait qu'on y allât ; c'est-à-dire, n'y va que pour les choses qu'on ne peut connaître que par l'événement, et qu'on ne peut prévoir, ni par la raison, ni par les règles d'aucun autre art : de sorte que, quand l'occasion se présentera de t'exposer à de grands dangers pour ton ami, ou pour ta patrie, ne va point consulter le Devin, si tu dois le faire. Car si le Devin te déclare que les entrailles de la victime sont mauvaises, il est évident que ce signe te présage ou la mort, ou des blessures, ou l'exil ; mais la droite raison te dit que, malgré toutes ces choses, on doit secourir son ami, et s'exposer pour sa patrie. C'est pourquoi obéis à un Devin encore plus grand que celui que tu consultais : c'est Apollon Pythien, qui chassa de son Temple celui qui n'avait pas secouru son ami qu'on assassinait.

# XLIV.

Prescris-toi désormais un certain caractère, une certaine règle que tu suives toujours quand tu seras seul, et quand tu seras avec les autres.

# XLV.

Garde le silence le plus souvent, ou ne dis que les choses nécessaires, et dis-les en peu de mots. Nous nous porterons rarement à parler, si nous ne parlons que lorsque le temps le demandera. Mais ne nous entretenons jamais de choses triviales et communes ; et ne parlons ni des combats de gladiateurs, ni des courses de chevaux, ni des Athlètes, ni du boire, ni du manger, qui sont le sujet de conversations ordinaires. Surtout ne parlons jamais des hommes pour les blâmer ou pour les louer, ou pour en faire la comparaison.

# XLVI.

Si tu le peux donc, fais tomber par tes discours la conversation de tes amis sur ce qui est décent et convenable, et si tu te trouves avec des étrangers, garde le silence opiniâtrement.

# XLVII.

Ne ris ni longtemps, ni souvent, ni avec excès.

# XLVIII.

Refuse le serment en tout et partout, si cela est en ton pouvoir ; sinon, autant que l'occasion pourra le permettre.

# XLIX.

Evite de manger dehors, et fuis tous les festins publics ; mais si quelque occasion extraordinaire te force de te relâcher en cela, redouble alors ton attention sur toi-même, de peur que tu ne te laisses aller aux manières et aux façons de faire du peuple : car sache que si l'un des conviés est impur, celui qui est assis près de lui, et nécessairement souillé, quelque pureté qu'il ait par lui-même.

# L.

N'use des choses nécessaires au corps qu'autant que le demandent les besoins de l'âme, comme de la nourriture, des habits, du logement, des domestiques, etc. Et rejette tout ce qui regarde la mollesse ou la vanité.

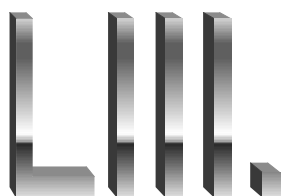




Ne goûte point le plaisir de l'amour, si tu peux, avant le mariage ; et, si tu le goûtes, que ce soit au moins selon la Loi ; mais ne sois point sévère à ceux qui en usent, ne les reprends point avec aigreur, et ne te vante point à tout moment de ta continence.



Si quelqu'un te rapporte qu'un tel a mal parlé de toi, ne t'amuse point à réfuter ce qu'on a dit ; mais réponds simplement : celui qui a dit cela de moi ignorait sans doute mes autres vices ; car il ne se serait pas contenté de ne parler que de ceux-là.



Ce n'est nullement une nécessité d'aller souvent aux théâtres et aux jeux publics. Et si tu y vas quelquefois par occasion, ne favorise aucun des partis et réserve tes faveurs et tes empressements pour toi-même ; c'est-à-dire, contente-toi de tout ce qui arrive, et sois satisfait que la victoire soit à

celui qui a vaincu ; car, par ce moyen, tu ne seras jamais ni fâché, ni troublé. Empêche-toi aussi de faire des acclamations, de grands éclats de rire et de grands mouvements ; et quand tu te seras retiré, ne parle pas longuement de tout ce que tu as vu, et qui ne va point à réformer tes mœurs et à te rendre plus honnête homme ; car ces longs entretiens témoignent que c'est le spectacle seul qui a attiré ton admiration.

## LIV.

Ne va ni aux récits, ni aux lectures des Ouvrages de certains gens, et ne t'y trouve point légèrement ; mais si tu t'y trouves, conserve la gravité et la retenue, et une douceur qui ne soit mêlée d'aucune marque de chagrin et d'ennui.

## LV.

Quand tu dois avoir quelque conversation avec quelqu'un, surtout avec quelqu'un des premiers de la ville, propose-toi ce qu'auraient fait en cette rencontre Socrate ou Zénon. Par ce moyen tu ne seras point embarrassé à faire ce qui est de ton devoir, et à user convenablement de tout ce qui se présentera.

# LVI.

Quand tu vas faire ta cour à quelque homme puissant, promets-toi bien que tu ne le trouveras pas chez lui ; qu'il sera enfermé ; que la porte te sera fermée, ou qu'il ne te regardera point. Si, après cela, ton devoir t'y appelle, supporte tout ce qui arrivera, et ne t'avise jamais de dire ou de penser que ce n'était pas la peine ; car c'est ce langage du peuple ; et d'un homme sur qui les choses extérieures ont trop de pouvoir.

# LVII

Dans le commerce ordinaire, garde-toi bien de parler mal à propos et trop longuement de tes exploits et des dangers que tu as courus ; car si tu prends tant de plaisir à les raconter, les autres n'en prennent pas tant à les entendre.

LVIII.

Garde-toi bien encore de jouer le rôle de plaisant : car c'est un méchant caractère, et un pas glissant qui te fera tomber insensiblement dans les manières basses et populaires, et fera perdre aux autres le respect et la considération qu'ils ont pour toi.

LIX.

Il est très dangereux de se laisser aller à des discours obscènes ; et quand tu te trouveras à ces sortes de conversations, ne manque pas, si l'occasion le permet, de tancer celui qui tient ces discours ; sinon, garde au moins le silence, et fais connaître par la rougeur de ton front, et par la sévérité de ton visage, que ces sortes de conversations ne te plaisent point.

LX.

Si ton imagination te présente l'image de quelque volupté, retiens-toi comme sur tous les autres sujets, de peur qu'elle ne t'entraîne. Que cette volupté t'attende un peu, et prends quelque délai.

Ensuite compare les deux temps, celui de la jouissance, et celui du repentir qui la suivra, et des reproches que tu te feras à toi-même, et oppose-leur la satisfaction que tu goûteras et les louanges que tu te donneras, si tu résistes. Que si tu trouves qu'il est temps pour toi de jouir de ce plaisir, prends bien garde que ses amorces et ses attraits ne te désarment et ne te séduisent, et oppose-leur ce plaisir plus grand encore de pouvoir te rendre ce témoignage que tu les as vaincus.

LXI.

Quand tu fais quelque chose, après avoir reconnu qu'elle est de ton devoir, n'évite point d'être vu en la faisant, quelque mauvais jugement que le peuple en puisse faire : car si l'action est mauvaise, ne la fais point ; et si elle est bonne, pourquoi crains-tu ceux qui te condamneront sans raison et mal à propos.

LXII.

Comme cette proposition, il est jour, il est nuit, est très raisonnable quand elle est éparée, qu'on en fait deux parties, et très déraisonnable quand elle est complexe, que des deux parties on n'en fait qu'une ; ainsi dans les festins il n'y a rien de plus déraisonnable que de vouloir tout pour toi, sans aucun égard pour les autres. Quand tu seras donc prié à un repas, souviens-toi de ne penser pas tant à la qualité des mets qu'on servira, et qui exciteront ton appétit, qu'à la qualité de celui qui t'a prié, et à conserver les égards et le respect qui lui sont dus.

# LXIII.

Si tu prends un rôle qui soit au-dessus de tes forces, non seulement tu le joues mal, mais tu abandonnes celui que tu pouvais remplir.

# LXIV.

Comme, en te promenant, tu prends bien garde de ne pas marcher sur un clou, et de ne pas te faire une entorse, prends garde de même de ne pas blesser la partie principale de toi-même, et celle qui te conduit. Si dans chaque action de notre vie nous observons ce précepte, nous ferons tout plus sûrement.

# LXV.

La mesure des richesses pour chacun, c'est le corps, comme le pied est la mesure du soulier. Si tu t'en tiens à cette règle, tu garderas toujours la juste mesure ; et si tu la passes, tu es perdu : il faut que tu roules comme dans un précipice où rien ne peut t'arrêter. De même, sur le soulier, si tu

passes une fois la mesure de ton pied, tu auras d'abord des souliers dorés ; ensuite tu en auras de pourpre, et enfin tu en voudras des brodés : car il n'y a plus de bornes pour ce qui a une fois passé les bornes.

LXVI.

Les femmes, pendant qu'elles sont jeunes, sont appelées maîtresses par leurs maris. Ces femmes donc, voyant par là que leurs maris ne les considèrent que par le plaisir qu'elles leurs donnent, ne songent plus qu'à se parer pour plaire, et mettent toute leur confiance et toutes leurs espérances dans leurs ornements. Rien n'est donc plus utile et plus nécessaire que de s'appliquer à leur faire entendre qu'on ne les honorera et qu'on ne les respectera qu'autant qu'elles auront de sagesse, de pudeur et de modestie.

LXVII.

Un signe certain d'un homme mal né, c'est de s'occuper longtemps du soin du corps, comme de s'exercer longtemps, de boire longtemps, de manger longtemps et de donner beaucoup de temps à toutes les autres nécessités corporelles. Toutes ces choses ne doivent pas être le principal, mais l'accessoire de notre vie, et il ne les faut faire que comme en passant : toute notre application et toute notre attention ne doivent être que pour notre esprit.

# LXVIII.

Quand quelqu'un te fait du mal, ou qu'il dit du mal de toi, qu'il te souvienne qu'il croit y être obligé. Il n'est donc pas possible qu'il suive tes jugements, mais les siens propres ; de sorte que, s'il juge mal, il est seul blessé, comme il est le seul qui se trompe : car si quelqu'un accuse de fausseté un syllogisme très juste et très suivi, ce n'est pas le syllogisme qui en souffre, mais celui qui se trompe en en jugeant mal. Si tu te sers bien de cette règle, tu supporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi ; car à chaque rencontre tu ne manqueras pas de dire : il le croit ainsi.

# LXIX.

Chaque chose présente deux prises, l'une qui a rend très aisée à porter, et l'autre très mal aisée. Si ton frère donc te fait injustice, ne le prends point par l'endroit de l'injustice qu'il te fait ; car c'est par où on ne saurait, ni le prendre, ni le porter ; mais prends-le par l'autre prise, c'est-à-dire, un homme qui a été élevé avec toi, et tu le prendras par le bon côté qui te le rendra supportable.



LXX.

Ce n'est pas raisonner conséquemment que de dire, je suis plus riche que vous, donc je suis meilleur que vous : je suis plus éloquent que vous, donc je vaud mieux que vous. Pour raisonner conséquemment il faut dire, je suis plus riche que vous, donc mon bien est plus grand que le vôtre ; je suis plus éloquent que vous, donc ma diction vaut mieux que la vôtre : mais toi tu n'es ni bien, ni diction.

LXXI.

Quelqu'un se met de bonne heure au bain, ne dis point qu'il fait mal de se baigner si tôt, mais qu'il se baigne avant l'heure : quelqu'un boit beaucoup de vin, ne dis point qu'il fait mal de boire, mais qu'il boit beaucoup ; car avant que tu aies bien connu ce qui le fait agir, d'où sais-tu s'il fait mal ? Ainsi toutes les fois que tu as à juger évite de voir devant tes yeux une chose, et de te prononcer sur une autre.

# LXXII.

En nulle occasion ne te dis Philosophe, et ne débite point de belles maximes devant les ignorants ; mais fait tout ce que ces maximes renferment. Par exemple, dans un festin ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut. Et souviens-toi qu'en tout et partout Socrate a ainsi retranché toute ostentation et tout faste ; les jeunes gens allaient à lui pour le prier de les recommander à des Philosophes, et il les menait, souffrant ainsi sans se plaindre le peu de cas qu'on faisait de lui.

# LXXIII.

S'il arrive donc qu'on vienne à parler de quelque belle question devant les ignorants, garde le silence ; car il y a bien du danger à aller rendre d'abord ce que tu n'as pas digéré. Et lorsque quelqu'un te reprochera que tu ne sais rien, sache que tu commences à être Philosophe dès ce moment-là : car les brebis ne vont pas montrer à leurs bergers combien elles ont mangé, mais après avoir bien digéré la pâture qu'elles ont prise, elles portent de la laine et du lait ; toi de même ne débite point aux ignorants de belles maximes ; mais si tu les as bien assimilées, fais-le paraître par tes actions.

# LXXIV.

Si tu es accoutumé à mener une vie frugale et à traiter durement ton corps, ne te complais point sur cela en toi-même ; et si tu ne bois que de l'eau, ne dis point à tout propos que tu ne bois que de l'eau. Que si tu veux t'exercer à la patience et à la tolérance, pour toi, et non pas pour les autres, n'embrasse point les Statues ; mais, dans la soif la plus ardente, prends de l'eau dans ta bouche, rejette-la en même temps, et ne le dis à personne.

# LXXV.

L'état et le caractère de l'ignorant ; il n'attend jamais de lui-même son bien ou son mal ; mais toujours des autres. L'état et le caractère du Philosophe ; il n'attend que de lui-même tout son bien et tout son mal.

LXXVI.

Signe certains qu'un homme fait du progrès dans l'étude de la sagesse : il ne blâme personne ; il ne loue personne ; il ne se plaint de personne ; il n'accuse personne ; il ne parle point de lui, comme s'il était quelque chose ou qu'il sût quelque chose ; quand il trouve quelque obstacle ou quelque empêchement à ce qu'il veut, il ne s'en prend qu'à lui-même. Si quelqu'un le loue, il se moque en secret de ce louangeur ; et si on le reprend, il ne fait point d'apologie ; mais, comme les convalescents, il se tâte et se ménage, de peur de troubler et de déranger quelque chose dans ce commencement de guérison, avant que sa santé soit entièrement fortifiée. Il a retranché toutes sortes de désirs, et il a transporté toutes les aversions sur les seules choses qui sont contre la nature de ce qui dépend de nous ; il n'a pour toutes choses que des mouvements peu empressés et soumis ; si on le traite de simple et d'ignorant, il ne s'en met pas en peine. En un mot, il est toujours en garde contre lui-même, comme contre un homme qui lui tend continuellement des pièges et qui est son plus dangereux ennemi.

LXXVII.

Quand quelqu'un se glorifie de bien entendre et de bien expliquer les écrits de Chrysippe, dis en toi-même : si Chrysippe n'avait écrit obscurément, cet homme n'aurait donc rien dont il pût se glorifier ; et moi, qu'est-ce que je veux ? Connaître la Nature et la suivre ; je cherche donc, qui est celui qui l'a le mieux expliquée. On me dit que c'est Chrysippe. Je prends Chrysippe, mais je ne l'entends point ; je cherche donc quelqu'un qui me l'explique : jusque-là ce n'est encore rien de bien considérable et de bien estimable. Quand j'ai trouvé un bon Interprète, il ne reste plus qu'à me servir des préceptes qu'il m'a expliqués et qu'à les mettre en pratique ; et voilà la seule chose qui mérite de l'estime ; car si je me contente d'expliquer ce Philosophe et que je n'admire que cela ; je ne suis qu'un pur Grammairien, au lieu d'être un Philosophe, avec cette différence qu'au lieu d'expliquer Homère, c'est Chrysippe que j'explique ? Quand quelqu'un me dira donc : explique-moi Chrysippe, j'aurai bien plus de honte et de confusion, si je ne puis montrer ces actions conformes à ses préceptes.

LXXVIII.

Demeure ferme dans la pratique de toutes ces maximes, et obéis-leur comme à de Lois dont tu ne peux violer la moindre sans impiété ; et ne te mets nullement en peine de ce qu'on dira de toi ; car cela n'est plus du nombre des choses qui sont en ta puissance.

LXXIX

Jusqu'à quand différeras-tu de te juger digne des plus grandes choses, et de te mettre en état de ne jamais blesser la droite raison ? Tu as reçu les préceptes auxquels tu devais donner ton consentement, tu l'as donné ; quel maître attends-tu donc encore pour remettre ton amendement jusqu'à son arrivée ? Tu n'es plus un enfant, mais un homme fait. Si tu te négliges, si tu t'amuses, si tu fais résolution sur résolution, et si tous les jours tu marques un jour nouveau où tu auras soin de toi-même, il arrivera que, sans que tu y aies pris garde, tu n'auras fait aucun progrès, et que tu persévereras dans ton ignorance, et pendant ta vie et après ta mort. Courage donc, juge-toi digne dès aujourd'hui de vivre comme un homme, et comme un homme qui a déjà fait quelque progrès dans la sagesse, et que tout ce qui paraîtra très beau et très bon te soit une loi inviolable. Si quelque chose de pénible ou d'agréable, de glorieux ou de honteux s'offre à toi, souviens-toi que voilà le combat ouvert, que voilà les Jeux Olympiques qui t'appellent, qu'il n'est plus temps de différer ; et enfin que d'un moment et d'une seule action de courage ou de lâcheté dépendent ton avancement ou ta perte. C'est ainsi que Socrate est parvenu à la perfection, en faisant servir toutes choses à son avancement, et en ne suivant jamais que la raison. Pour toi, bien que tu ne sois pas encore Socrate, tu dois pourtant vivre comme voulant le devenir.

LXXX.

La première et la plus nécessaire partie de la philosophie, c'est celle qui traite de la pratique des préceptes, par exemple qu'il ne faut point mentir ; la seconde, celle qui en fait les démonstrations, par exemple pourquoi il ne faut point mentir ; et la troisième, celle qui fait la preuve de ces démonstrations et qui explique ce qui en fait la vérité et la certitude ; ce que c'est que démonstration, conséquence, opposition, vérité, fausseté. Cette troisième partie est nécessaire pour la seconde, la seconde pour la première, et la première est la plus nécessaire de toutes, et celle où il faut s'arrêter et se fixer. Mais nous renversons cet ordre ; nous nous arrêtons entièrement à la troisième ; tout notre travail, toute notre étude, c'est pour la troisième, pour la preuve, et nous négligeons absolument la première, qui est l'usage et la pratique. Il arrive de là que nous mentons ; mais aussi en revanche nous sommes toujours prêts à bien prouver qu'il ne faut pas mentir.

LXXXI.

Commence toutes tes actions et toutes tes entreprises par cette prière : Conduisez-moi, grand Jupiter, et vous, puissant Destinée, à tout ce à quoi vous m'avez destiné ; je vous suivrai de tout mon cœur et sans remise. Et quand je voudrais résister à vos ordres, outre que je me rendrais méchant et impie, il faudrait toujours vous suivre malgré moi.

LXXXII.

Celui qui s'accommode comme il faut à la nécessité est sage et habile dans la connaissance des choses de Dieu.

LXXXIII.

En voici encore une troisième : Criton, passons courageusement par là, puisque c'est par là que Dieu nous conduit et qu'il nous appelle. Anytus et Mélitus peuvent bien me faire mourir, mais ils ne sauraient me nuire.